

Les Indo-Européens (première partie)

Cet article est la reproduction de l'un de ceux figurant dans le blog que je consacre, sur Internet, à l'étude du sabéisme, lequel fait lui-même partie du site <http://www.quand-les-dieux-et-les-hommes-etaient-des-astres.net> dédié à l'étude du même objet, et dans lequel je présente le livre, en vingt-huit volumes, que j'ai écrit, sous le titre suivant : « La religion des astres ou le sabéisme / Quand les dieux et les hommes étaient des planètes, des étoiles ou des constellations », en vue de faire connaître cette discipline au lecteur.

Voilà un terme - Indo-Européens - qui demeure, au fond, bien obscur, quant à son contenu.

D'où vient-il ?

Réponse : de scientifiques qui furent d'abord des linguistes, puis des archéologues.

Les premiers ont reconnu, en étudiant les familles de langues d'origine indo-européenne (ou IE), que l'une d'entre elles était à l'origine du grec et du latin, et donc des langues latines actuelles telles que le français ou le portugais.

Et comme ils trouveront des rapprochements assez marqués, qu'il s'agisse des mots ou de la grammaire (et donc de la structure des phrases) avec les langues précitées, en étudiant le sanscrit, le persan, et, d'autres idiomes pratiqués dans une région englobant l'Inde ancienne, l'ancien Iran, et une partie de la Route de la Soie, ils vont en déduire, soit que les peuples concernés avaient beaucoup voyagé, soit que c'est leur idiome qui avait beaucoup voyagé.

La question est de savoir, à partir de là, d'où venait, au départ, le tout premier peuple d'origine indo-européenne.

A ce niveau, les archéologues vont suppléer les linguistiques, en leur fournissant quantité d'informations, après avoir fouillé le sol ici et là, pouvant prouver que les peuples qui habitaient sur les lieux fouillés par eux, appartenaient à la grande famille d'origine indo-européenne.

Du côté des linguistiques, des érudits comme Georges Dumézil mettront à profit leurs vastes connaissances des langues anciennes au moment d'analyser leur littérature profane et sacrée.

Sur cette base, Dumézil va monter un très vaste chantier (objet de toute une vie) destiné à montrer que l'indo-européanisme se reconnaissait également dans la mythologie et la religion des peuples concernés, et notamment lorsque celles-ci mettaient en exergue la tripartition des sociétés divine et humaine qui constituait l'essence même de communautés qui, tout en étant d'origine indo-européenne, se disperseront avec le temps.

Cette introduction étant posée, nous allons donner, dans la suite de cette première partie, un aperçu du discours que nous tenons, dans l'un des volumes de notre ouvrage consacré au sabéisme, sur la manière avec laquelle les érudits que nous venons de citer ont procédé, avant de conclure que les peuples étudiés par eux étaient effectivement d'origine indo-européenne.

Pour en venir au sujet proprement dit, on doit se demander, puisque la langue hittite fut la première langue indo-européenne à avoir été mise par écrit, si la vague d'avancée des peuples nomades, ou semi-nomades (que ceux-ci fussent des Indo-Européens ou des gens d'une autre race, finalement peu importe) était, à cette époque, une vague paisible ou une vague guerrière (marquée, en ce dernier cas, par la destruction, par les nomades au tempérament guerrier, des cités habitées par des gens qui s'étaient déjà sédentarisés, et par le pillage de leurs biens).

Avant de répondre à cette question, il faut partir du principe que partout le phénomène d'urbanisation connut un essor très important dès l'âge du bronze.

C'est ainsi que quantité de villes poussèrent, ou bien près des carrières, ou bien près des gisements métallifères, ou bien le long des grands cours d'eau. Puisque là s'étaient installés les cultivateurs, eux qui profiteront de la division du travail accompagnant le développement de la cité.

Ces cultivateurs profiteront, en l'occurrence, des infrastructures permettant de gérer l'eau des fleuves en la détournant vers les lieux de culture, grâce à un système d'irrigation sophistiqué.

En retour, l'augmentation des surfaces cultivables permettra d'accroître les denrées alimentaires, et ceci, non seulement pour le confort des producteurs eux-mêmes, mais également pour le bien être de l'ensemble de la communauté dont les membres s'étaient agglomérés dans le cadre de la cité.

Dans ces cités, certains étaient devenus des artisans et des architectes bâtisseurs, à la fois des cités elles-mêmes et des infrastructures permettant aux cultivateurs de capter l'eau du ciel ou du grand fleuve, grâce à des puits ou à des systèmes d'adduction d'eau adaptés aux circonstances.

Et tout cela va également favoriser la hiérarchisation de la société, avec des producteurs qui seront dirigés par une classe de prêtres, dans un premier temps, eux qui céderont la place, avec le temps, à un organisme dirigeant composé de deux têtes : avec les prêtres d'un côté et les souverains au tempérament guerrier de l'autre.

Et plus ces cités vont s'enrichir, et plus également elles vont se protéger des pillards et des agresseurs, par des murs et des citadelles.

Ce qui n'empêchera point certaines tribus nomades d'en prendre possession par la force, en s'étant elles-mêmes organisées sur le plan militaire.

Ceci dit, il exista, déjà à l'époque de l'Antiquité, deux phénomènes qui ont été peu pris en compte, à notre avis, par les historiens, les archéologues et les linguistes, au moment de comprendre les changements de souveraineté qui avaient eu lieu dans telle ou telle cité-royaume.

Le premier est les mariages entre familles princières (représentés, ici par l'accouplement d'un homme et d'une femme de sang royal).

Et le second se résume à ceci : dès lors que des princes dirigeront, dans le cadre des nouvelles cités-Etats, des populations qui s'étaient déjà sédentarisées, ils vont engager, pour se protéger, eux et leur famille, aussi bien du reste de la population que contre des agresseurs venus d'ailleurs (princes eux aussi), des mercenaires qui appartenaient, vu leur robustesse et leurs qualités de combattants remarquables, aux tribus nomades demeurées à l'extérieur de la cité.

Or il arrivera, parfois, que ces mercenaires usurpent le pouvoir du prince grâce à un coup d'état interne, et installent leur propre dynastie, comme nouvelle famille régnante, au sein de la cité-Etat.

Et tout ceci sans qu'un seul mur de la cité eût été détruit, ou sans qu'une seule maison de la cité eût été incendiée.

Mais là également, si la division du genre humain, entre peuples sédentaires d'un côté, et peuples nomades de l'autre, avait, à cette époque, toute sa valeur, au moment de comprendre la formation des sociétés nouvelles à partir de la fusion des deux groupes sur un même sol, on n'a pas le droit d'en conclure que, toujours et partout, celle-ci se traduit par la domination (au terme, ici, d'une guerre de conquête) des nomades sur les peuples sédentaires.

C'est le contraire qui se passa, quand, par exemple, les sédentaires étaient des Égyptiens dirigés par un pharaon qui était devenu assez puissant, avec sa propre armée, pour faire la loi aux pillards bédouins (tous Hapirou[s]) chaque fois que ceux-ci désiraient pénétrer en Égypte, à partir de l'est du Delta du Nil, où ils s'étaient installés, ou chaque fois qu'il les pourchassait jusque sur leurs propres terres (qui était le pays du Retenou, dans le cas des Hapirou).

Et si Ramsès II fera match nul, à la bataille de Kadesh, contre les Hittites, il y a belle lurette que ceux-ci avaient créé leur propre royaume sur le sol anatolien.

Si donc les souverains de l'ancien pays du Hatti avaient probablement résisté, durant très longtemps, à toutes les tentatives d'invasion de leur territoire, par les tribus nomades, ils finiront par succomber quand ces mêmes nomades seront les Hittites venus des Balkans ou du Bas Danube.

Même chose dans l'ancien royaume d'Accad : celui-ci finira par succomber sous la pression des Guti et des Lullubi venus des contreforts du Zagros (tous pasteurs et nomades en ce lieu), après avoir résisté à toutes les agressions venues de l'extérieur.

Peu auparavant, Sargon Ier d'Accad, en agressant, à partir de sa propre cité-Etat installée, sous le nom d'Akkad (ou Accad, ou encore Agade), dans le nord du pays sumérien, les autres cités-Etats de la région, avec sa propre armée, créa l'un des tout premiers empires à avoir jamais existé, dans l'histoire de l'humanité.

Il faut néanmoins préciser que les princes des différentes cités-Etats avaient deux sortes d'adversaires, à cette époque : les princes des autres cités-Etats d'une part, et les tribus de pasteurs chaque fois que celles-ci quittaient leurs montagnes ou leurs piémonts et s'installaient dans les plaines occupées par les peuples sédentaires, d'autre part.

Et parmi les peuples pasteurs, il y avait ces nomades de la steppe qui, avec leur tempérament guerrier, finirent par créer, à force d'agresser les cités-royaumes en formation, des royaumes dont certains deviendront des empires avec le temps.

Et comme les conquérants nomades vont, une fois qu'ils se seront sédentarisés, habiter une cité, celle-ci deviendra, parfois, si son souverain était assez puissant, la capitale de tout un empire.

Et si les archéologues, en fouillant cette cité, découvriront les traces de sa grandeur passée, ils ne sauront pas, de prime abord, que son souverain était un guerrier redoutable.

Ou alors, s'ils le savent, c'est qu'ils auront examiné sa tombe, et que, ce faisant, ils y auront découvert les armes et les nombreux ossements de tous ceux qui, chevaux et humains réunis (ces derniers ayant été les serviteurs, de leur vivant, d'un pareil souverain), l'avaient accompagné dans la mort, à l'occasion des funérailles grandioses qui avaient été organisées en son honneur, par ceux de sa race.

Mais qu'elle qu'ait été, si l'on élargit le débat, la qualité de la poterie et des autres objets matériels que les hommes créèrent, depuis l'invention ou la découverte de l'agriculture, jusqu'à la fin du second millénaire avant JC - sans parler du style des tombes et des procédés funéraires qu'ils adoptèrent avec le temps, rien de tout cela ne permet de dire - pour en revenir à notre sujet - que des Indo-Européens fussent allés ici et là, durant leurs mouvements migratoires, à partir d'un territoire souche qui était situé à tel endroit de l'Europe ou de l'Asie, plutôt qu'à tel autre endroit.

C'est comme si l'on cherchait, pour faire le lien avec les Indiens qui occuperont les deux Amériques, après avoir traversé, à pied sec, le détroit de Béring, à savoir d'où ceux-ci venaient, au départ. Alors même que leur terre à eux était, dans leur esprit, partout où ils s'étaient installés et où ils s'installeront encore, durant leurs

mouvements migratoires (étant précisé que des notions telle que l'Asie ou l'Amérique n'avaient, pour eux, strictement aucun sens).

Leur ressource principale étant le bison, leur terre ancestrale était forcément celle du bison durant ses propres mouvements migratoires.

Dans le même ordre d'idée, il est aussi stupide de chercher à savoir où le territoire originel de la baleine se situait, au départ, au sein de l'océan Atlantique, avant qu'elle-même ne sillonnât pareil océan, du nord au sud, et du sud au nord, au gré des saisons.

Si donc, pour en revenir à nos peuples d'origine indo-européenne, on a retrouvé, en Chine, des Tokhariens dont nous savons, maintenant, qu'ils étaient des Indo-Européens de l'occident, plutôt que des gens venus de l'Asie centrale, ou de l'Inde, ou de l'Iran, on peut seulement conclure que le déplacement qui avait été le leur, à la fin du troisième millénaire avant JC, participait du même mouvement général (ici migratoire) que celui qui avait conduit les Hittites à s'installer en Anatolie.

Et si leur type, à eux, Tokhariens, faisait d'eux des Blancs, ces Blancs-là pouvaient tout aussi bien vivre près la chaîne du Caucase plutôt qu'en Germanie.

Mais si, comme certains le prétendent, le tokharien et le proto germanique étaient proches l'un de l'autre, sur le plan linguistique, cela prouve que les Germains appartenaient à des tribus qui, comme toutes les autres en ce temps-là, parcouraient des distances énormes, prouvant par là qu'ils étaient des pasteurs plutôt que des agriculteurs.

Il est bon, néanmoins, de préciser que ces Germains appartenaient à un groupe qui englobait les Tokhariens dans sa sphère, avant de se disloquer, lequel groupe n'était pas forcément le même que celui qui donna naissance, une fois sa propre dislocation accomplie, aux Hittites d'un côté, et à des tribus qui émigrèrent du côté du Haut Danube ou de la Mer Adriatique, de l'autre.

L'idiome hittite étant du groupe « « centum » » (comme le grec, l'italique, le celtique, le germanique et le tokharien), on en a déduit que les Hittites venaient des Balkans, ou du Bas Danube, au moment d'envahir l'Anatolie à la fin du IIIe millénaire avant JC.

A l'inverse, l'arménien étant du groupe « « satem » » (comme le sanscrit, l'iranien, le balto-slave et, probablement aussi, le daço-thrace), on en a déduit que les Arméniens étaient venus d'Asie.

Quant au constat, fait par les linguistes, selon lequel les idiomes pratiqués par les Indo-Européens de l'Anatolie (et qui étaient le hittite dans ses déclinaisons louvite, palaïte et nésite) étaient moins structurés que le grec ou le sanscrit (témoignant,

ainsi, de leur ancienneté plus grande), on ne peut pas conclure, sachant cela, que les locuteurs grecs étaient venus depuis plus loin (si l'on regardait, ici, du côté de l'Inde) que ceux qui pratiquaient le hittite.

La seule clé valable, ici, était l'ancienneté susmentionnée, puisque l'écriture servant à consigner le hittite exista avant les linéaires A et B (le premier nommé ayant servi à mettre par écrit la langue crétoise, et le second ayant servi au même usage s'agissant du grec mycénien pratiqué en Grèce et en Crète).

Mais là encore, étant donné que le Grec Mycénien (qui est ici l'homme lui-même) va intégrer, avec le temps, d'autres cultures (i.e. crétoise, phénicienne, égyptienne, etc.), que la seule culture indo-européenne, sa langue s'en ressentira forcément.

Bref, dans la mesure où aucune écriture n'existait (hormis le cunéiforme au service de l'hittite dans ses déclinaisons palaïte et nésite - quant au luwite/louvite, il reposait, comme la langue égyptienne ancienne, sur une écriture de type hiéroglyphique), au début du II^e millénaire avant JC, s'agissant des langues d'origine indo-européenne, les linguistes ont forcément dû abaisser la chronologie, afin de tirer les conclusions susmentionnées.

Idem à propos des Mèdes et des Perses, lesquels se firent connaître à l'Histoire seulement au premier millénaire avant notre ère, si l'on en croit les inscriptions qu'ils ont laissées derrière eux, ainsi que les annales de leurs voisins - comme nous l'indiquent, en ces termes, les auteurs du site internet

<http://www.angelfire.com/cantina/esagil/medes.htm>

dans le texte que voici :

Les Mèdes et les Perses

Origines

Les Mèdes et les Perses sont des peuples indo-européens arrivés en Iran du nord-ouest vers la fin du II^e millénaire. On pense qu'ils arrivaient du nord, et qu'ils étaient passés par le Caucase. Ces deux peuples ont d'abord résidé dans la région du lac d'Urmiyah, où les premiers imposèrent leur domination à toutes les autres tribus environnantes. Ces deux peuples apparaissent dans les annales assyriennes au IX^e siècle, sous le règne de Salmanazar III, et elles auront alors à subir des expéditions punitives menées par les souverains d'Assyrie. Toutes ces attaques n'auront que peu d'effets, car ni les Mèdes, ni les Perses ne seront délogés, et rien n'empêchera la montée en puissance des souverains Mèdes, enrichis par leurs échanges avec les royaumes voisins, l'Urartu et l'Elam. Au VI^e siècle, leurs vassaux Perses s'installeront dans les monts du Zagros, à l'est de l'Anshan, la future Perse.

Le royaume Mède

Le royaume Mède, maître du nord de l'Iran, ainsi que de la Perse sa vassale, va connaître son apogée sous la dynastie des Déiocides. Elle débute sous le règne de Déiocès (730-675), qui fait de la ville d'Ectabane sa capitale. Son successeur Phraorte (675-653) raffermira

le pouvoir de son pays malgré la proximité du puissant Empire Assyrien. Le long règne de Cyaxare (653-585) va être déterminant. Alors qu'il débute au moment où l'Assyrie est au plus haut, sous le règne d'Assurbanipal, il va suivre la lente décrépitude du royaume. Pendant ce temps, les Perses, sous l'impulsion des souverains Achéménides, bâtissent sur les restes de l'Elam un royaume solide mais toujours vassal des Mèdes.

Quand la guerre entre l'Assyrien Sîn-Shar-Ishkun et le Babylonien Nabopolassar se déclare dans une Mésopotamie affaiblie par des luttes intestines qui ont fait perdre sa superbe à l'Empire Assyrien, Cyaxare voit enfin l'occasion dont il rêvait se présenter. Comme il convoitait les possessions assyriennes en Anatolie, il décide de s'allier à Babylone, et, en 615, il envahit l'Assyrie et prend Assur avant de la raser. C'est là qu'il rencontre son nouvel allié, et que le sort de Sîn-Shar-Ishkun est scellé. En 612, le souverain assyrien est tué et sa capitale Ninive est prise et rasée. Les Mèdes et les Babyloniens vont ensuite achever l'Assyrie en tuant l'usurpateur Assur-Uballit en 609.

Après cette guerre qui a abattu l'Assyrie, les vainqueurs se taillent leur part dans les restes du vaincu. Les Mèdes prennent seulement l'extrême nord de la Mésopotamie, alors que leurs vassaux Perses récupèrent la région d'Anshan (la moitié sud de l'Élam). Cyaxare continuera sur sa lancée et s'emparera des anciens royaumes ennemis des Assyriens, l'Urartu et la Cappadoce, mais échouera face à la Lydie. Le royaume mède est alors à son apogée : il s'étend sur l'Iran du nord (la Médie), la Perse, l'Arménie, le nord de la Syrie et l'est de l'Anatolie.

L'Empire Perse

Les Perses, gouvernés par les rois achéménides, restaient alors vassaux des Mèdes. Lorsque le roi Cyrus II succède à son père Cambyse en 559, il est dominé par son suzerain Astyage, fils de Cambyze, dont il est de plus le petit-fils. Le souverain mède conserve la même méfiance que ses prédécesseurs vis-à-vis des habitants du Zagros, qui montent en puissance, et commencent à se faire menaçants. Cyrus n'attend en effet qu'un prétexte pour se soulever contre son grand-père et enfin donner son indépendance à son peuple.

Cette occasion lui sera donnée par le roi babylonien Nabonide, qui se méfie de son allié Astyage, devenu trop puissant. Il décide donc de faire appel à Cyrus, dont il connaît probablement les intentions, pour le débarrasser de ce voisin bien trop nuisible. Les Perses se soulevèrent et défirent les Mèdes en 550, s'emparant alors de toutes les possessions de leurs anciens suzerains. Mais Cyrus entreprit alors une série de victoires en Anatolie, et défit le roi Crésus de Lydie, brisant alors son alliance avec les Babyloniens, et devenant ainsi une nouvelle menace en lieu et place des Mèdes. Parvenu sur les rives de l'Égée, le brillant roi perse changea de direction, et s'empara de territoires en Iran, Afghanistan, jusqu'au sud de l'Asie Centrale et la vallée de l'Indus. En dix ans à peine, il s'était bâti un empire plus grand que tous ceux qui l'avaient précédé.

Babylone n'était alors plus qu'un obstacle dérisoire, avec à sa tête un roi de plus très contesté, alors que Cyrus était reconnu dans tout le Moyen-Orient pour sa vertu. Il n'eut alors aucun mal de s'emparer de la Mésopotamie, qui tomba en 539, date qui marqua la fin de la dernière dynastie de Babylone. C'en était fini de l'indépendance des royaumes mésopotamiens. Malgré le respect qu'avaient les Perses pour les traditions millénaires de cette civilisation, cette défaite sonna le glas de la vieille culture mésopotamienne, archaïque, qui commença alors une lente agonie de six siècles.

La suite de l'histoire de l'Empire Perse est restée célèbre par les textes antiques parvenus jusqu'à nous grâce aux auteurs grecs. Cyrus le Grand s'empara du Proche-Orient, alors que son fils Cambyze II (530-523) fit tomber l'Égypte. Sous Darius (522-486), le "Roi des Rois", l'empire atteint son apogée après une nouvelle expansion vers l'est. Son successeur Xerxès

I (486-465) est resté célèbre par les Guerres Médiques. La suite de l'histoire de cet empire n'est point glorieuse, jalonnée par des révoltes, dont certaines ont coûté cher à Babylone, de trahisons à la tête de l'Etat. Lorsque Alexandre le Grand se lancera à la conquête de ce territoire en 333, rien ne pourra l'arrêter. Le dernier souverain achéménide, Darius III (335-331), sera assassiné par des membres de son entourage après la défaite de Gaugamèles, laissant la destinée de ses possessions entre les mains du Macédonien.

Si ce texte est particulièrement éclairant, sur les peuples qui permirent à l'Iran de se faire connaître à l'Histoire (et notamment quand les historiens étaient les Grecs eux-mêmes, en la personne d'Hérodote), en revanche on ne sait toujours pas quelles tribus vivaient dans l'Iran actuel, et quel était leur mode de vie, avant le premier millénaire avant JC, autrement dit avant que les deux peuples susmentionnés (eux-mêmes étant une agglomération de plusieurs tribus) ne fissent établissement sur le sol de l'Iran actuel.

Et comme on nous dit que ces peuples étaient arrivés en Iran vers la fin du second millénaire avant notre ère, on peut supposer qu'ils s'étaient mis en mouvement, depuis la région du Caucase, en même temps que les Arméniens, et en même temps, aussi, probablement, que ces Peuples de la Mer qui mirent fin à l'empire hittite et dévastèrent quantité de régions situées sur le littoral oriental de la Méditerranée, et ceci jusqu'en Égypte.

On peut donc conjecturer que des groupes d'origine IE s'étaient mis en mouvement, à cette époque, près des Mers Noire et Caspienne, ou à partir des îles de la Méditerranée (Chypre, Crète, et, plus loin encore, Sicile et Sardaigne) voire même - selon certains chercheurs - à partir de régions situées dans le nord de l'Europe, s'agissant des « Peuples de la Mer ».

Mais cela signifie aussi que ces mouvements migratoires, de la part d'Indo-Européens appartenant, du point de vue linguistique, au groupe «satem», s'étaient manifestés, dans la chronologie, bien après le mouvement qui avait débouché sur la fixation : a) des (futurs) Hittites en Anatolie, b) des (futurs) Grecs Mycéniens, dans la région de Mycènes - à partir, dans les deux cas, d'une région source qui était les Balkans ou le Bas Danube, et ce à une époque qui se situait à cheval entre la fin du IIIe et le début du IIe millénaire avant notre ère [a].

Note a : dans son livre intitulé La Mésopotamie, l'historien Georges Roux, précise ceci, sur le sujet, à notre intention (cf. édition du Seuil, 1995, page 264) en se reportant lui-même à la source que voici : G. E. Ventriss et J. Chadwick, Documents in Mycenaean Greek, Cambridge 1956; J. Chadwick, The Decipherment of Linear B.. Cambridge, 1958, et CAH II, I pp. 609-617 :

... Fécondée par de fréquents contacts, d'île en île, avec l'Anatolie occidentale et notamment la Troade, la péninsule hellénique était entrée dans l'Age du bronze vers 3000 ou 2900. Dès 2600, elle avait atteint un degré de civilisation avancé dont témoignent les grandes demeures de pierre et de briques, les palais aux toits de tuiles, les bijoux d'or et d'argent retrouvés à Lern, Tirynthe et Asinè, villes fortifiées au fond du golfe de Nauplie. A une date qu'on peut fixer entre 2100 et 2000, ces palais s'abîment dans les flammes, les remparts sont détruits; aux belles maisons succèdent de petits logis à portique et abside et une

nouvelle poterie remplace les «sautières» typiques de l'Helladique ancien. Vers 1900, une nouvelle vague d'envahisseurs, pacifique celle-ci, inaugure l'Helladique moyen (1900-1600), caractérisé par la céramique dite «minyenne », probablement d'origine anatolienne, de nouveaux modèles architecturaux et des tombes en puits. Cette culture s'étend rapidement à l'ensemble du Péloponnèse et à la Grèce centrale et se prolonge, sans changement notable, dans l'Helladique récent I (1600-1450), première phase de l'époque mycénienne. Or, depuis le déchiffrement génial par Michael Ventris, en 1953, de l'écriture dite « linéaire B » sur des tablettes découvertes à Pylos, Mycènes et Cnossos, nous savons que les Mycéniens - ou, plus exactement, les Achéens - parlaient une langue indo-européenne qui n'est autre que le grec sous sa forme la plus archaïque.

On peut donc associer l'arrivée, en Grèce, des ancêtres des Mycéniens, à ces Myniens (ou Mynéens) qui y étaient arrivés, probablement, depuis l'Anatolie, au lieu d'y être arrivés depuis les Balkans ou la région du Bas Danube.

Quant aux mouvements de la fin du II^e millénaire avant notre ère, s'ils permettent de comprendre la naissance des royaumes mède et perse, dès le I^{er} millénaire avant notre ère, sur la terre de l'Iran actuel, ils n'expliquent pas quand avait eu lieu la séparation des idiomes indien et iranien (étant précisé deux choses, à propos de l'Inde : a) les Indianistes ne sont pas encore parvenus à déchiffrer l'écriture, en forme de logogrammes, qui avait cours, dans le bassin de l'Indus, au second millénaire avant JC et durant les millénaires précédents ; b) le sanscrit ne fut développé, dans sa forme classique, que durant la seconde moitié du premier millénaire avant JC).

Cette séparation, entre les langues indienne et iranienne, avait probablement eu lieu quand les habitants de la BMAC (abréviation de Bactria Margiana Archaeologist Complex - soit un territoire qui recouvrait à l'époque la Bactriane et la Margiane situées au nord-est de l'Iran actuel), se mirent en mouvement (nous étions à la fin du III^e millénaire avant JC), les uns vers les Lacs Urmiah et Van (et donc vers le Kurdistan) après avoir longé le sud de la Mer Caspienne, les autres vers le plateau iranien (et donc le centre du pays), après avoir fréquenté la région abritant les stations actuelles de Mary et Herat, et les troisièmes, enfin, vers la région de Kaboul et du Pendjab, après être remontés le long du bassin de l'Oxus.

Et puisque les Mèdes et les Perses étaient arrivés, en Iran, depuis le nord, et donc depuis l'Azerbaïdjan actuel, on est bien obligé de considérer que le groupe «satem» des langues IE s'était espacé sur un très grand territoire, lequel allait du Kazakhstan à l'est, à la Mer Noire à l'ouest, en passant par la BMAC au sud.

Ceci dit on peut également considérer que les nomades qui fréquentaient les steppes du Kazakhstan, appartenaient eux aussi groupe «centum» plutôt qu'au groupe «satem», et que les mêmes, en allant vers l'est au lieu d'aller vers l'ouest, seront à l'origine des cultures dites d'Afanasievo et du bassin du Tarim, en tant que Tokhariens.

Mais parce que les Perses vont se répandre en Asie dès la domination achéménide, on peut considérer que cette région passera sous la tutelle du groupe « satem », en tant qu'idiome pratiqué par les membres de la grande famille IE.

Tel n'est pas l'avis d'un Asko Parpola (Department of World Cultures, University of Helsinki) qui nous explique, dans un document intitulé

Formation of the Indo-European and Uralic (Finno-Ugric) language families in the light of archaeology: Revised and integrated 'total' correlations,

que les langues indo-européennes appartenant au groupe « satem » provenaient de tribus qui s'étaient dispersées (en l'occurrence du côté de l'Asie - et donc de l'Est), à partir d'un centre qui, tout en se référant à la culture (de type C2) associée à la fin de la période dite *Cucuteni-Tripolye*, se situait dans une région qui était bornée, en sa partie nord-est, par le fleuve Dniepr (regardé, ici, dans sa partie moyenne ou supérieure), et qui était bornée, en sa partie sud-ouest, par la chaîne des Carpates.

Mais plutôt que de paraphraser ce savant, nous allons le citer directement dans le texte.

Voici d'abord ce qu'il déclare, dans le document susmentionné, dans le paragraphe qu'il a intitulé *Late Proto-Indo-European* :

Instead of the most widely supported archaeological correlation of Late PIE with the Yamnaya (Fit Grave) culture (e. 3300-2500 BCE) (cf. Mallory 1989: 210-215; Anthony 2007: 299-339 & fig. 5.1 on p. 84), I have suggested correlating Late PIE with the Late Tripolye culture (Parpola 2008). By Late Tripolye, I mean the phases B2 and Ci, c. 4000-3400 BCE; the Tripolye culture disintegrated in the already Post-Tripolye phase C2 c. 3400-2900 BCE. When the Skelya pastoralists invaded the Balkans (cf. above), they also subdued their western neighbours, the Tripolye people, without however destroying their culture. In this Tripolye Bi phase (c. 4300-4000 BCE), a large number of Tripolye settlements became fortified, suggesting that they were being attacked. At the Tripolye Bi site of Drutsy i, more than a hundred steppe-type flint arrowheads were found around the walls of the three excavated houses (cf. Dergachev 2002: 105-107; Anthony 2007: 230-231).

Drutsy i also had "Cucuteni C type" ceramics decorated with cord impressions; it is identical with the Skelya ceramics of the steppe, and differs in every respect to the traditional beautiful Tripolye painted pottery. This intrusive ware appeared at first sporadically in a number of settlements, then with increasing frequency until it became the predominant ceramic in the final phase of the Tripolye culture (cf. M. Miller-Karpe 1974: I, 349; Mallory 1989: 235-236; Rassamakin 1999: 77-79; Anthony 2007: 23 i-234, 489; Parpola 2008: 40).

Et plus loin nous lisons :

Expansions of Late PIE

While there is fair agreement concerning the Anatolian branch as the first language group to separate from the PIE unity, the same cannot be said of the construction of a family tree for the other branches of the Indo-European language family (cf., e. g., Clackson 2007: 1-26; Black 2007). The reason seems to be that the Late PIE language disintegrated explosion-like in all directions: the best 'family tree' in my opinion is that proposed by Calvert Watkins (1998: 33) (Figure 2). The Late Tripolye culture situated around 30 degrees longitude and 50 degrees latitude is very nearly in the middle of the "centre of gravity" of the Indo-European languages (Figure 3).

Most importantly, when the Late Tripolye culture actually dissolved in the terminal C2 phase (c. 3400-2900 BCE), it gave way not only to local Post-Tripolye cultures but also created new cultures all around that share basic

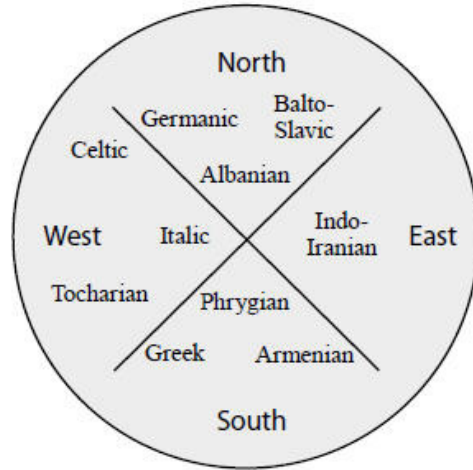


Figure 2. Relations between the main branches of Indo-European according to Calvert Watkins (1998: 33, fig. 2.1).

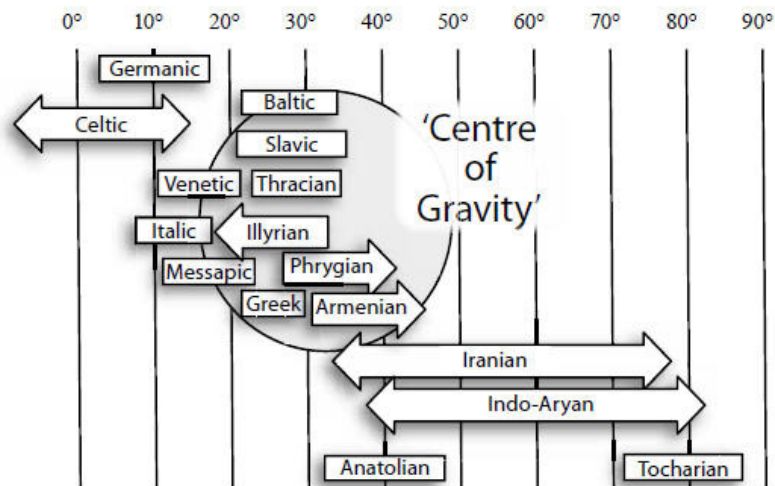


Figure 3. The 'centre of gravity' in the distribution of the Indo-European languages according to J. P. Mallory (1989: 153, fig. 83).

components of Tripolye and steppe origin. And these new cultures spread to those very regions where the various Indo-European languages first make their appearance, or, as in the case of Indo-Iranian, a good way along the route leading to those appearances. It is assumed that climatic change influenced the transformation of the Late Tripolye culture of thriving settled farmers (with significant animal husbandry) into several cultures of more mobile pastoralists. Tens of thousands of people started moving with cattle and ox-drawn wagons into all directions, becoming superstrata of various earlier local cultures and bringing about a language shift (cf. Kohl 2004; 2007: 23-54; Anthony 2007: 346-359; Parpola 2008).

In 1997, Johanna Nichols posed the question: why does Indo-European have so many branches? According to her, "[m]ultiple branching at or near the root of a [family] tree points to abrupt dispersal in a large spread" (Nichols 1997: 371). "Like many profound questions, this one is both shockingly obvious and disturbingly obscure", observed Andrew Garrett, who found it "hard to see what single event would split one speech community into ten" (Garrett 1999: 146-7). I trust the above sketched scenario provides a satisfactory explanation for such

a split. The disintegration of Late PIE was a sudden, explosion-like event, which took the language into all directions and thus prepared the ground for a split into many different branches. The validity of this view is not contradicted rather the opposite by Garrett's insightful and persuasive demonstration that the spreading Late PIE probably remained relatively uniform over wide areas for some time and that the emergence of the various "branches" resulted from later local developments:

"What I am saying is this: there is no clear evidence for a historical - that is to say, in the technical linguistic sense of the term, a genetic - Celtic or Italic or Greek subgroup of Indo-European. These do not correspond to nodes on an Indo-European Stammbaum. On the contrary, sometime in the third or second millennium BCE, the Indo-European dialects of western and southern Europe formed a continuum. This contained the ancestors of Celtic, Italic, and Greek, as well as Venetic and the other 'minor' languages of the area, and no doubt other dialects that are now lost. But there is no reason to assume that the ancestors of the later Celtic or Italic languages, or of the Greek dialects, shared any exclusive set of innovations defining them as distinct subgroups of Indo-European. In short, according to the view I am advocating, the formation of a Celtic subgroup of Indo-European, the formation of an Italic subgroup, and even the formation of 'Greek' itself may have been secondary Sprachbund phenomena: local responses to areal and cultural connections that could very well have arisen in Greece, on the Italian peninsula, and in western and central Europe." (Garrett 1999: 152-153; cf also Garrett 2006).

Et Asko Parpola d'ajouter, un peu plus loin dans son texte, ceci, à propos des Tokhariens :

Tokharian branch

The spearhead batch of the Yamnaya-related eastward movement reached as far as southern Siberia and Mongolia, founding there (chiefly between the Minusinsk Basin of the Yenisei River and the Altai mountains) the Afanas'ev culture, dated c. 3100-2500 BCE (cf. Parzinger 2006: 191; Anthony 2007: 314), while samples taken from human bone have yielded dates between c. 2750-2450 BCE (cf Svyatko et al. 2009: 247). This culture is very similar to the early Yamnaya cultures in many respects: especially the supine position of the body with legs flexed (typical even of the Khvalynsk and Srednij Stog cultures), the use of ochre, pointed based vessel, copper knife and awl. The main reason why the connection has been questioned is those about 1500 km that separate Afanas'ev from the easternmost Yamnaya groups. However, with the help of ox-wagons it would have been possible to cover the distance in a couple of years when the grass steppe was still uninhabited. The roof covering one Afanas'ev grave at the recently excavated site of Khurgak-Govi in Mongolia, radiocarbon-dated to c. 2900-2500 BCE, is interpreted as a wagon chassis (Kovalev n.d.; Mallory n.d.). Besides, some related intermediate sites such as Karagash near Karaganda (cf. Evdokimov & Loman 1989) have been found.

The Tokharian languages spoken in the first millennium CE in eastern Turkestan (Xinjiang) have been supposed to descend from the language of the Afanas'ev culture (cf. Mallory 1989: 223-227; Mallory & Mair 2000: 121-123, 270-318; Anthony 2007: 307-311). Tokharian has retained many very archaic features of Proto-Indo-European, and is widely considered to be the next oldest branch after Anatolian. It has been placed in the western quadrant in Calvert Watkins's diagram of the dialectal affinities (Figure 2), undoubtedly because Celtic, as the spearhead of the western periphery, also separated early from the Late PIE unity. Tokharian has not participated in the satemization that affected among others the Indo-Iranian languages before they spread widely to Kazakhstan and Siberia around 2000 BCE, so Tokharian must have come to these parts earlier.

Mallory (in press) now finds serious reasons to doubt the Afanas'ev ancestry of the Tokharian languages: for one thing, Tokharian has preserved PIE agricultural vocabulary, but the Afanas'ev people did not practise agriculture. The Afanas'ev language, therefore, was

probably Para-Tokharian. The fourth phase (c. 2500-2000 BCE) at Sarazm in the Zeravshan Valley of Tajikistan, has notable Afanas'ev-like intrusive elements coming from the northern steppes, but there is no evidence of its connection with Xinjiang, although it is situated on one of the main gates to Xinjiang. (On Sarazm IV, cf Parzinger 2006: 234-5, 329-332; Isakov 1993; Lyonnet 1996; Avanesova & Dzhurakulova 2008).

Après toutes ces considérations, il est temps de revenir au fil de notre exposé.

Même si certains savants sont d'avis qu'il est possible de retrouver, plus précisément de reconstituer, le peuple source d'origine indo-européenne, à partir des données de la linguistique dans un premier temps, et à partir des données de l'archéologie dans un second, nous croyons, pour notre part, qu'une pareille tâche est quasi impossible à réaliser, ne serait-ce que parce qu'on ne sait pas comment ces peuples-là s'exprimaient avant d'avoir mis leur langue par écrit.

Quant aux premiers rudiments d'écriture qui apparaissent sur des supports tels que la pierre, il est facile de conclure, dès lors que les peuples concernés vivaient au temps du néolithique, du chalcolithique, ou du bronze ancien, que ces rudiments-là se référaient à un mode de vie qui était agraire dans ses fondements.

Et si l'on postule, sachant cela, que ces gens-là étaient en contact, à travers des prêtres qui étaient des druides à cette époque, avec un univers qui était représenté par le ciel et ses étoiles, on peut en déduire, si les peuples concernés étaient, effectivement, des agriculteurs vivant au rythme des saisons, que le ciel en question représentait, avec le mouvement de ses planètes et de ses étoiles, une sorte de calendrier cosmique leur permettant d'établir leur propre calendrier en matière d'exploitation de la terre.

Pour en revenir à notre discours, nous croyons que l'archéologie a plus à apporter (sous réserve des remarques que nous allons faire tout à l'heure) que la linguistique, en cette matière, et notamment depuis qu'il est possible de dater l'origine des peuples concernés - chose que savent faire, à partir des études réalisées, grâce au Carbone 14, à propos de la génétique de ces peuples, par les spécialistes du domaine concerné.

Réciproquement, nous croyons que les linguistes sont malvenus de rechercher, à partir de sources aussi incertaines et aussi tronquées que celles dont ils ont à s'occuper, une langue unique qui aurait appartenu à un peuple unique nommé, par eux, indo-européen.

Quant à ceux qu'ils veulent nous convaincre que l'archéologie est le complètement idéal de la linguistique, au moment de chercher le premier peuple de la race indo-européenne, il faudra qu'ils nous expliquent pourquoi, aujourd'hui même, l'Indien de l'Amazonie, qui parle portugais, ne vit pas sur le même pied, ni dans le même environnement, que l'émigré allemand lorsque celui-ci, tout en parlant portugais lui aussi, vit dans un quartier résidentiel de telle ville de l'État de Santa Catarina au Brésil.

Imaginons, à partir de là, que les deux locuteurs ne laisseront aucun écrit, derrière eux, après leur mort.

Les archéologues du futur, en fouillant les restes de leur maison enfouie dans le sol, en déduiront-ils qu'ils parlaient tous les deux la même langue ?

Certainement pas !

L'archéologie peut néanmoins nous éclairer en permettant à des chercheurs qui sont ici des spécialistes de la génétique, d'établir, après examen de l'ADN des défunts, des groupes génétiques bien déterminés qui, une fois mis sur une carte, nous montreront où ceux-ci étaient allés, durant leurs mouvements migratoires, et quelles influences ils avaient subi, de la part de leur nouvel environnement, en termes de constitution génétique.

Mais quant à en inférer, à partir de là, que la langue pratiquée par un locuteur, est comme inscrit dans ses gènes, il y a une marge.

Et si la chose était plausible à une très haute époque, elle deviendra moins crédible avec la progression du commerce et des échanges.

Et comme celui-ci existait déjà au temps de l'âge du bronze, et donc déjà à une époque où les langues pratiquées par les différents locuteurs n'étaient pas encore mises par écrit (du moins s'agissant de certaines d'entre elles), on était déjà, à pareille époque, dans une logique qui était faussée, sur le plan linguistique, par les échanges marchands.

De plus, les exemples fournis par les Proche et Moyen Orients (Égypte comprise), durant les trois premiers millénaires avant JC, montrent que les peuples conquérants, lorsqu'ils étaient accadiens, avaient appris le sumérien, une fois installés en Sumer, puisque telle était la langue dominante, sur le plan religieux notamment.

Idem quand les rois hyksos apprirent la langue égyptienne ancienne, après avoir envahi le Delta du Nil.

Idem encore, plus tard, quand la dynastie des Ptolémée(s), d'origine macédonienne, comme Alexandre le Grand, s'installera en Égypte.

Bref, dans la mesure où la langue est un vecteur susceptible d'évoluer, au contact de populations venues d'horizons différents, il est bien évident que pour connaître la pureté de la langue source, ou primitive, qui était pratiquée par des locuteurs qui, dans notre exemple, étaient des Indo-Européens, il eût fallu que ceux-ci eussent vécu en vase clos, sans contact avec d'autres populations.

Or si une telle chose peut éventuellement se concevoir quand les locuteurs vivaient enfermés dans leurs montagnes ou dans leurs vallées, il se trouve que dès que les espaces s'ouvriront, et notamment aux échanges, les idiomes pratiqués par les uns et les autres seront forcément amenés à évoluer.

Et comme on n'a rencontré, à ce jour, aucun écrit, nulle part, pouvant prouver que tel locuteur parlait telle ou telle langue, avant les IIIe et IVe millénaires avant JC (ou, si l'on respecte l'ordre chronologique, avant les IVe et IIIe millénaires avant JC), dans les pays déjà civilisés, et avant le IIe millénaire, voire même avant le premier millénaire avant notre ère, dans les autres pays, il n'y a que l'archéologie qui puisse nous éclairer sur l'époque à laquelle les locuteurs concernés avaient vécu, et comment ils avaient vécu à cette époque-là.

On objectera peut-être qu'on a récemment découvert à Varna, près de Belgrade, les vestiges d'une très ancienne culture dite, de la Vieille Europe, précisément, qui remonterait au VIIe millénaire avant JC, et qui, en ayant été dotée d'une écriture de forme idéogrammique, ferait de cette dernière, vu son antériorité, la toute première écriture jamais attestée dans l'histoire de l'humanité.

Mais comme tout ceci ne fait pas l'unanimité, parmi les chercheurs, nous renvoyons le lecteur à la fiche que les auteurs de Wikipédia consacrent à cet objet.

Relevons simplement que les idéogrammes ou les logogrammes qui ont été retrouvés, sur tel ou tel objet, par tel ou tel chercheur, se référaient, probablement, au ciel étoilé, prouvant par là que le sabéisme datait, chez ces Proto-Indo-Européens-là, de cette époque.

Maintenant supposons que certains des glyphes, ou pétroglyphes, découverts par eux (et ce dans une région qui incluait, pour faire large, les Balkans, le Bas Danube et la chaîne des Carpates dans sa sphère), avaient la forme d'épis de blé.

Cela prouve que les peuples concernés étaient des fermiers qui, comme tels, s'étaient déjà sédentarisés, tous vivant au sein de villages dont les plus gros compteront, avec le temps, jusqu'à 15'000 habitants.

Et dès l'avènement du chalcolithique, ils exploiteront les mines en cuivre de leur région, et façonneront tout un tas d'objets avec ce métal, qu'ils échangeront contre les produits (peaux, produits carnés et laitiers, etc., associés au bétail) issus des peuples de la steppe.

Mais la question n'est pas là.

Supposons un instant (hypothèse très surréaliste) que ces gens-là étaient les ancêtres des Sumériens.

Sachant qu'en Sumer même, la déesse Innana (autre écriture : Inanna) était représentée, sur les images correspondantes, avec deux tiges lui poussant des

épaules ; et sachant également que ces tiges-là étaient composées d'épis de blé, cela signifie que cette déesse avait parti liée avec la culture du blé, du froment, ou de toute autre céréale que les Sumériens, une fois agglomérés dans le delta formé par les fleuves Tigre et Euphrate, faisaient pousser au sein d'une terre qui, vu son côté limoneux, était naturellement très fertile à cet endroit.

Or si l'on sait que les Sumériens furent parmi les tout premiers, dans l'histoire de l'humanité, à avoir fait reposer leur religion sur le sabéisme, il se trouve que la déesse Inanna était, dans une pareille religion, une planète Vénus qui, parce que deux tiges lui poussaient des épaules, prouve, si ces tiges-là renvoyaient, sur le planisphère céleste, aux deux cornes associées à la constellation du Taureau, qu'elle-même, planète Vénus, avait pénétré dans cette constellation au moment indiqué, et qu'une pareille arrivée était associée à la fluorescence de la terre au sein du pays sumérien.

Par analogie, on peut considérer que quand les peuples du Bas Danube faisaient figurer, dans leur écriture idéogrammique, des glyphes ressemblant à des épis de blé, ces gens-là prouvent qu'ils cultivaient la terre et qu'à ce titre ils dépendaient forcément des aléas de la nature.

Or de tels aléas étaient forcément associés au rythme des saisons, et ceci au sein d'un calendrier annuel qui non seulement dépendait, dans l'esprit des gens de cette époque, du soleil et de la lune, durant leur évolution respective, mais également du mouvement des planètes et des étoiles dans le ciel.

On peut donc conclure que leur religion, à ces gens du Bas Danube, était elle aussi une religion sabéenne.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas, croyons-nous, parce que des peuples du néolithique ayant vécu dans la région du Bas Danube, avaient conçu quelques signes montrant qu'ils avaient divinisé certains astres, qu'on a le droit de considérer que leur écriture était aussi avancée, à cette époque, que l'ancienne écriture sumérienne (laquelle, quant à elle, était d'une époque plus récente, puisque ses premiers signes remontaient à la fin du IV^e millénaire avant JC, avant de complètement se développer durant les deux millénaires suivants) [note a].

[Note a : La question qu'on doit se poser, vu ce qui précède, est de savoir si les peuples du Bas Danube étaient les ancêtres, ou non, des Sumériens ? Dans l'affirmative, leur langue était forcément différente du proto indo-européen. Et elle était également cela (i.e. différente), même si ces peuples-là n'étaient pas les ancêtres des Sumériens.]

De la même façon, ce n'est pas parce que certains savants appartenant au Mouvement New Age nous démontrent, dans leurs écrits, que les pyramides de Gizeh dataient de l'an 10'500 avant JC, qu'on est obligé de les croire sur parole, eux et leurs arguments.

En contrepoint à ce qui précède, M. Michel Gérald Boutet (Drummondville, Québec, 2018), écrit, entre autres, ceci, dans un document qu'il a intitulé *The Inscriptions of the Danube Civilization Decoded ?*

Abstract

From the data that can be gathered in the Danube inscriptions, the Proto-Indo-European civilization, which probably originally originated circa 8,000 to 7,500 BCE around the Black Sea, Danube River Delta, and the Balkan mountains, spread into the neighbouring territories of the Caucasus foothills thus giving rise to daughter civilizations such as those of the early Bronze Age Anatolian, Kurgan, Minoan, Mycenaean, Upper Danube, and Atlantic Europe etc. Riverboats adapted to open water navigation played a large part in early diffusion before horse taming with the innovations of chariots and riding improved long- distance movement. Thus, from this contact with the Danube River Old Europeans, at around 5,000 to 4,000 BCE, they moved into Northwestern Europe, Central Asia, and down to the coastal and insular eastern Mediterranean areas of the Greek peninsula. In light of this, there are strong indications that the invention of alphabetical writing was diffused at a much earlier time than first suspected from the Pontic area on through the Eastern Mediterranean coasts and further down south through the early copper trade of the Mycenaean Sea Peoples. Henceforth, following this premise, it should be possible to decode the Danube graphemes using the most ancient Indo-European writing systems known to archaeology. At least, that is my proposal.

...

Et plus loin dans ce document, nous lisons :

Trial Decipherment of the Danube Culture Inscriptions

The Danubian Script (VinEa /Tártâria)

Radiocarbon dating on the Tártâria and Vina artifacts place them around 5500 BCE. These sites are contemporaneous with the first Eridu phase of the Sumerian civilization. Pre-cuneiform Sumerian writing was based on pictograms and therefore does not qualify as an adequate comparative for the Danube glyphs. In the case of ideograms, the universal representation of corn sheaf bears the meaning of corn but not the sound of the name as it can be expressed in different languages. Therefore, the inscriptions could not have derived from this early Mesopotamian culture. Although the orderly repetition and arrangement of set symbols are indicative of a form of writing, they do not act as silent pictograms. Therefore, the inscriptions of the Danube must predate Sumerian cuneiform and Egyptian Hieroglyphs, thus making these the oldest known forms of scriptural writing.

Due to the great number of symbols found in the Balkan, Vina, Lepenski Vir (Serbia) and Tartaria (Rumania) inscriptions, it can be surmised, much like Linear B and Anatolian, that they constituted a syllabary cipher. But then again, considering the little we know on the origins of alphabets, it cannot be ruled out that this script was alphabetical. The following table is but a trial decipherment of the old Danube script using the early Greek sound attributions and possible Indo-European names. The sound and letter rankings were obtained by comparing Linear B, Luwian, and Philistine ciphers.

...

Lepenski Vir

The oracular spherical stone

Harald Haarmann in Early Civilization and Literacy in Europe, wrote that the Lepenski Vir round stone is no doubt the oldest example of the use of writing for oracular purposes.

Although he could only speculate on the stone's use, Haarmann was certainly right about its relation to magic. A Proto-Indo-European reading using my proposed Danubian cipher does indeed suggest that this stone ball was used for mystical purposes.

Après nous avoir expliqué, lettre par lettre, le contenu de cette pierre, M. Boutet résume le tout en écrivant ceci :

Eo eta dhhti údwtom dht - "Ho! The corn prayer upwards curves binds."

Et l'auteur, de commenter cette phrase en ces termes :

What can be understood from these words is that the ball was used for the grinding of corn for the making of ritual bread or beer. Interestingly, the name Eta is akin to the Irish Etain (Old Celtic Etana). She was a fertility corn goddess, a daughter of the medicine god Dian Cécht and wife of Midir, the mead god. Therefore, Eta could be the theonym designating the Old Indo-European corn goddess. The ritual formula here inscribed could be a testimony to an early fermented drink ritual practiced in common Indo-European devotion.

Dans son livre intitulé *Celtic Astrology from the Druids to the Middle Ages* (qu'on peut lire, sur Internet, sur le site de Google Books), M. Boutet apporte les précisions suivantes, sur le même sujet :

Harald Haarmann in Early Civilization and Literacy in Europa wrote that the Lepenski Vir round stone is no doubt the oldest example of the use of writing for oracular purposes. Although he could only speculate on the stone's use, Haarmann was certainly right about its relation to magic. All suggests that this stone ball was used for mystical and astrological purposes. The sphere does indeed remind us of a planisphere or celestial star chart. His tree symbols tend to confirm the antiquity of the Celtic tree symbols. That is, that the early Indo-Europeans saw star clusters as trees in a forest. More intriguing, is a stone amulet depicting the four areas of the Northern sky.



Each of these quarters seems to represent a section of the night sky starting with the scale and bow, the rake, usually representing the "Boar (Ursa Major) on Gallic coinage the bow and arrow (Sagitta?) and a delta with sun rays and lunar crescent (the three horned Bull in Hittite cuneiform) along with a "Tanit" goddess figure. The "Tanit" figure probably represents Hausôs Deiwa the Indo-European Dawn Goddess (Greek Hera?). An interesting icon is that of the scale or ladder which in early Indo-European culture symbolized the ascent to the stars. In Greek astromythology Sagitta represents the arrow which Hercules slew the eagle (Aquila) that fed upon the liver of Prometheus. The Boar star was akin to the Great Bear (Ursa Major) and identified with the god Khrysaor. The stir of Khrysaor was later moved to the Sword, a sub-constellation of Orion, while Ursa Major assumed the name of Kallisto, the bear."

These stars which never set below the horizon were described as immortal. The constellation of Hercules was originally called Engonasin "the Kneeler" by the Greeks. In iconography, the hem Engonasin was generally depicted on his knees, holding a club and slaying a dragon. The dragon, called Ladon, was described as a hundred headed beast guarding the Garden of the Hesperides. Hera, the "Lady," the queen of Heaven, was the goddess who first set the stars in place.

On notera, pour la petite histoire, que nous donnons personnellement, dans notre ouvrage consacré à l'étude du sabéisme, une autre interprétation, à propos de certains des personnages mentionnés ici.

Ainsi y avons-nous identifié, dans notre étude consacrée à la religion/mythologie grecque, Chrysaor, le guerrier au sabre d'or, à la constellation du Dragon, le sabre lui-même (en anglais Sword) - qui était également un objet propre à remuer (en anglais, stir) - renvoyant à la constellation nommée Petite Ourse.

Quant à Hercule/Héraclès, s'il était, effectivement, la constellation nommée Hercule, celle-ci frappait un dragon qui, en étant la Voie Lactée située au-dessous d'elle, fait que le Jardin des Hespérides renvoyait lui-même à l'espace céleste englobant les Pléiades dans sa sphère.

Pour en revenir au livre que Monsieur Boutet a intitulé *Celtic Astrology from the Druids to the Middle Ages*, son but, au final, est de démontrer que l'origine du zodiaque et de ses douze signes, au lieu de se situer en Babylonie ou en Égypte, se situait, d'une part dans le bassin danubien (et donc chez les ancêtres des futurs Celtes), et, d'autre part, dans l'Inde védique, prouvant par là que les habitants de ces deux régions étaient des Proto Indo-Européens de même ascendance.

Ce sont donc eux, selon notre auteur, qui les premiers auraient institué ce fameux Zodiaque, dans l'histoire de l'humanité.

Quant aux Babyloniens, ils auraient tiré, selon lui, leur Zodiaque et ses douze signes, des Grecs (ces derniers étant eux-mêmes des Indo-Européens qui s'étaient inspirés de leurs prédécesseurs), après qu'Alexandre le Grand eut conquis une grande partie de l'Asie occidentale avec ses troupes macédoniennes.

Nous lisons, en effet, ceci, dans son livre intitulé *Celtic Astrology from the Druids to the Middle Ages* :

Both of these distant Indo-European traditions, the Celtic and the Vedic, assign a northern origin to the creation of the 12 constellation Zodiac which indicates that these cultures were drawing from a common source. This view is also shared by the classical thinkers of Greece and Italy as evidenced by Lucian's comments (ca. 120 to 180 CE) when he mentions that he did not believe in a Chaldean invention for astrology. Here are his exact words:

The Babylonians also are acquainted with these matters; aye. if we believe them, they were so long before the others; but in my opinion, it was not till much later that astrology came ta them. The Greeks however have what they know of it neither from the Ethiopians nor Egyptians: but Orpheus. Oeager's and Calliope's son, was the first that revealed somewhat of it to them; indeed not very clearly; because he was not intent upon the promulgation of the science itself, but, in conformity to his character, on

applying it tu has magical juggles and mysteries. Thus, for instance, the lyre of which he was the inventor, served him as the principal instrument of his mystical worship; but this lyre, which was furnished with seven strings, was to hint a symbol betokening the harmony of the planets. This occult science it was, by which he charmed and controlled everything; he cared naught about the lyre of his own fabrication, and what is commonly understand by music: (astrology was the great lyre of Orpheus) and the respect of the Greeks for his occult science, was the reason of their allotting to him and his lyre a place in die sky, where a particular constellation still bear the name of Orpheus's lyre. The sculptors and painters usually represent Orpheus as singing and playing on his lyre with a multitude of animals standing round, among whom are distinguished a man, a bull, a lion; in short, all the animals of the Zodiac, When you see this, remember what I say, and you will presently guess all what that singing and that lyre denote, and who the bull and the lion are, that stand listening to him; if you understand me, you will discern all these things in the sky.

So then, why was thee creation of the 12 sign Zodiac attributed to the Chaldeans ? It was because of Peter Jensen, a German orientalist, who, in 1890, in a book entitled *Die Kosmologie der Babylonier*, first asserted that the Greek Zodiac and names of the constellations were borrowed from thew Babylonians and die Chaldeans. The idea was then picked up by other Orientalists such as the linguist Fritz Hommel, the archaeologist Alfred Jeremias, and later on by the pan-Babylonist Franz Kugler in a study of 1907 (*Sternkunde und Sterndienst in Babel*) which he further developed in a 1927 article entitled *Orientation*. According to the scholars of the time, the science of the stars, made by ail high cultures, can only take origin in Mesopotamia, the cradle of civilization.

In fact, it was by about 420 BCE that the Chaldeans of Mesopotamia reformed their lunar calendar of 17 or 18 stellar regions and adopted the zodiacal model of 12 equal sections comprised of thirty degrees. At that time, Mesopotamia was under Persian rule. And this was well before th accession of King Cyrus the Great (559 to 530 BCE) to its throne. Therefore, at that time, Babylon was under the yoke of the royal Persian Achaemenid capitals of Pasargadae, Persepolis and Susa. Here is a list of the Persian kings who called themselves "King of Babylon":

Persian Ruler Time of Reign

Artaxerxes I, 464-424 BCE

Xerxes II, 424 BCE

Sogdianus, 424 BCE

Darius II, 423-405 BCE

Artaxerxes II, 404-359 BCE

Artaxerxes III, 358-338 BCE

Asses, 337-336 BCE

Darius III, 335-330 BCE

Alexander the Great, 331 BCE

This being, prior to the reign of king Darius the Third, when Alexander the Great oC Macedonia took over Babylon and Persia in 331 BCE, there submitting Susa and Persepolis and there claiming the crown of Babylon.

In short, it appears that it was under the old yoke of the Persian kings and Greek Macedonian rulers that Babylon adopted the sky chart of the Indo-Europeans. Some scholars have also proposed that Indo-European mythology originated in the Fertile Crescent or in Sumer ? But contrary to what the Orientalists of past centuries claimed, civilization was also passed down from many other venues. Henceforth, the astrological scheme of the 12 sign zodiacal belt was not invented in Babylon. Let us clarify:

- It is in these two Indo-European traditions Greek and Indian, that we have the besi

evidence of the early stages of a solar zodiacal astrology of twelve signs running along the ecliptic.

- It is in these two traditions that we have the most similar Zodiacs.
- And it is in the verses of the Rig Veda, attributed to the Rishi Dirghatamas, that we have the best testimony for the 12 sign Zodiac in ancient times: "The wheel of law with twelve spokes does not decay as it revolves around heaven. Oh Agni, here your seven hundred twenty pair sons abide".

The 360 circle is also mentioned in the hymns of the Rig Veda: "With four times ninety names, he (Vishnu) sets in motion moving forces like a turning wheel." The Rig Veda document is explicit, and the entire mechanical workings of the cosmology for the Zodiac are there.

Many believed that the earliest evidence for the 12-part Zodiac was found on an Egyptian planisphere or world map called Dendera Zodiac by the Egyptologists. The artwork was long kept in the Bibliothèque Nationale but is now on display at the Louvre Museum in Paris. At most, this artwork dates back to around 50 BCE, that was, at the time of the reign of Cleopatra, the Egyptian Queen of the Alexandrian Greek Ptolemaic dynasty. This Egyptian-style Zodiac is Ptolemaic in its plan and is largely of Greek conception. The Greek Zodiac, as we know it, dates back to the fifth century BCE just at about the time of the Athenian astronomers Meton and Euctemon (at about 432 to 439 BCE) who are said to have discovered the Metonic or Enneadecaeteris ('nine year period' in Greek) cycle. Greek astronomers used it as the basis for the development of a sidereal calendar called Parapegmata a device used for keeping track of cyclical events, particularly the movement of stars.

....

Mise à part cela, Monsieur Boutet nous dit également ceci, au début de son article intitulé *The Inscriptions of the Danube Civilization Decoded ?* (cf. op. cit.) :

Old Europe and the Danubian Civilization

All of the many early Indo-European creation myths converge in the claim that the primordial mortal humans and immortal gods descended from a mother-goddess called Dana, Danu, or Dôn. According to the Rig Veda, the children of Danu were a technologically advanced race called the Danava. This fact has been brilliantly demonstrated by David Frawley in his book, *The Rig Veda And The History Of India*. The Danavas were described as children of Danu and Kasyapa and sometimes reckoned as forty in number. The Maha-Bharata refers to a number of Danava tribes at the origin of the Indo-Aryan peoples. According to the Vedas, these were the Danava, the Manava, and the Sudanava. The Greeks and the Celts saw themselves as descended from the goddess Danu thereby calling themselves the children of Danu, or Danawoi in Greek, and Danunas or Danauoi in Old Celtic, henceforth, the Old Irish Danônn or Danann. In Sanskrit, Kasyapa was the eponym of the Caspian Sea and its region. This is exactly where the old Indo-European Aryan culture was said to begin. Again, the Vedic texts distinguish two categories of these mythical ancestors: the Danava proper and the Su-Danava or "Good Danavas." The Denyen, from Danuan, also spelled Denen, or Danuna, celebrated on the Medinet Habu stone and on a collection of papyri, were one of many the Sea Peoples invaders mentioned in the Egyptian records. According to the Lebor Gabála Éirenn, (*The Book of the Taking of Ireland*), these Dananns were said: "to reside in the islands of the North and that with them came the primordial Druids of the Tuatha Dé

Danan.” After a careful linguistic and historiographical analysis, Joseph Monard was led to conclude that the Danaoi and Danawoi of the Greeks, and Denyen of the Egyptians, were the one and the same. As he noted, the Denen after having raided Egypt, were forced back to the sea onto Cyprus and there became known by the continental Semites as the Dnan, also called Tribe of Dan in the Bible. As the Danuna, they contribute to the fall of the Hittite empire. As Danaoi, they mingle with the Achaeans and lead them to the battle of Troy. It seems that they were with others such as the Lusacians of mixed Proto-Illyrian and Proto-Celtic origin who at that time were hardly distinguishable in culture and appearance. It also seems that they were detrimental in the Indo-Europeanization process of their Hyperborean Proto-Finish neighbors of the North Baltic who eventually became the Germanic and Prussian peoples. Thus, this People of the Sea was labeled "Atlantikoi" by Plato as they resettled beyond the Strait of Gibraltar in the Tartessos of southern Spain and further north along the Atlantic. Indeed, the geographers of Antiquity did mention that Cap Skagen in Denmark was called Celtica Lytarmis by the natives. The Tuatha Dé Danann Proto-Celtic ancestors to the Goidels, therefore, had to come from Denmark (J. Monard 1995).

A propos de Danu, nous lisons, dans Georg Bühler, *Grundriss der Indo-arischen Philologie und Altertumskunde* (section : *Epic Mythology*; page 50 ; Verlag Karl Treibner, Strasbourg 1915), le discours suivant :

§ 18. The Asuras. - To the epic poets the Asuras were in general the a-auras, the "ungodly". They included accordingly ail the sinful demons, both the Sons of Diti (called Ditija, Daitya, or Daiteya) and of Danu (called Dânavâ or Dânaveya), who are the chief opponents of the A-daiteyas or gods (cf. a-sura), and various special groups, such as the Kftlcycas (Kàlakeyas, Kàlakâiljas) and other "children of darkness", who upheld the great serpent-demon Vtra in his battles with the children of light, and are regarded as corporations, gaias, of Dânavas and Daityas.

Sachant que nous étions, avec ce texte, sur le planisphère céleste, et sachant également qu'Indra, en tuant le démon Vrtra, était la planète Mars au moment de faire une boucle dans la partie dense de la Voie Lactée située côté Taureau Gémeaux, on peut en déduire que Diti était l'étoile Alnath associée à la constellation du Cocher, comparée à une Danu qui était l'étoile Capella associée à ce même Cocher, elle qui avait enfanté des Danavas qui étaient eux-mêmes, en tant que démons, les nuages lactéens entourant cette étoile.

Pour en revenir à l'archéologie, comme moyen de dater des locuteurs dans l'Histoire, ses chercheurs, au moment de parvenir à leurs fins, vont faire l'inventaire des objets de toutes sortes, et ils vont exhumer, au besoin, des villes entières, chacune avec son degré d'urbanisation et de civilisation, sans parler de tout le matériel funéraire qu'ils retrouveront ici et là (ossements des animaux inclus), tout cela leur indiquant qui étaient, en termes de communauté humaine, les hommes et les femmes vivant aux endroits étudiés par eux, et quel était leur degré d'avancement sur le plan matériel, ou, ce qui revient au même, quel était leur degré de civilisation à cet endroit-là.

Quant à la langue, elle ne servira, véritablement, au chercheur, sous ce rapport, que quand elle sera mise par écrit.

Mais ce seul constat suffit à jeter le discrédit sur le discours des linguistes lorsque ceux-ci sont intimement persuadés que la recherche du peuple indo-européen originel est d'abord leur affaire, et pas celle des autres chercheurs.

Ils ont beau, en effet, créer tous les modèles possibles et imaginables, afin de reconstituer la langue source, leur projet sera à tout jamais un pur exercice spéculatif, puisque nul ne sait, faute d'écriture pour cela, quel était l'idiome pratiqué par les différents peuples au moment considéré.

Au lieu donc de voir (pour nous résumer sur ce thème) tous les groupes de la famille indo-européenne comme les descendants d'un peuple souche qui était unique en son genre, il s'agit de les regarder comme on le fait à propos des Indiens d'Amérique, après leur traversée du Détroit de Béring, à savoir comme des entités qui, toutes en étant indépendantes les unes par rapport aux autres, croyaient dans les mêmes dieux (fonctionnellement parlant) en ayant le même mode de vie.

Que ces tribus (on est ici avec les groupes indo-européens) fussent hiérarchisées, cela ne fait pas un pli.

Tout comme ne fait pas un pli de constater que leur souverain était un roi, même si, dans le cas particulier, on peut effectivement parler, comme le font certains spécialistes, de chefferies, puisque la communauté dirigée par un tel souverain était une communauté nomade.

Et parce que ces nomades finiront par se sédentariser, ils l'avaient fait, dans l'exemple susmentionné, en Germanie pour l'une de ses branches, et dans le bassin du Tarim, s'agissant des Tokhariens, pour l'autre de ses branches.

Mais cela ne prouve pas, encore une fois, que les Tokhariens vinssent, au départ, de la Germanie.

Et puisque nous sommes ici avec les Tokhariens, on peut même voir en eux (du moins en première approximation) des gens qui étaient des marchands de leurs propres productions, eux qui ouvriront alors des comptoirs une fois parvenus jusqu'en Chine.

Mais si, comme le soutient Bernard Sergent dans ses œuvres, les Tokhariens étaient un peuple qui fondera, dans le sud sibérien, la civilisation dite d'Afanasiovo, cela signifie que ces gens-là vivaient, au départ, dans une région située au nord ou au nord-est des mers Noire et Caspienne, cette contrée qu'ils avaient quittée, ou bien à la fin du 4^e millénaire avant JC, ou bien durant le 3^e millénaire avant ce même JC.

Et puisqu'on nous dit que l'idiome pratiqué par les Tokhariens avec la même origine que celui pratiqué par les ancêtres des Germains, on peut en déduire que les premiers nomades s'étaient dirigés du côté de l'Asie, eux qui probablement s'étaient installés dans la région de l'Oural dans un premier temps, avant de poursuivre,

comme nomades, ou semi nomades, une randonnée qui les conduira dans le sud sibérien, ou, ce qui revient au même, dans une région située proche de la Chine.

Et parce qu'on retrouvera ces fameux Tokhariens dans cette fameuse Chine, en sa partie nord-ouest, on peut en déduire qu'une partie des gens qui demeuraient, jusque-là, dans le sud sibérien, vont émigrer du côté du nord-ouest de la Chine.

Or si tout cela explique pourquoi l'idiome des premiers Germains et des Tokhariens appartenait au groupe centum, nous avons de la peine, pour ce qui nous concerne, à comprendre comment s'était opérée la séparation - et ceci aussi bien dans le temps que dans l'espace - entre des tribus d'origine indo-européenne qui parlaient une langue appartenant au groupe centum, et des tribus d'origine indo-européenne qui parlaient une langue appartenant au groupe satem.

Une chose est sûre : cette séparation devait probablement s'être opérée très tôt, soit au 5^e ou au 4^e millénaire avant JC.

Mais si, en revanche, nous examinons le 1^{er} millénaire avant JC, nous constatons que les tribus scythes, sarmates, et sakas se firent connaître à l'Histoire, durant cette époque, en ravageant toute la région située à cheval entre l'Europe et l'Asie, une fois arrivées depuis les profondeurs de l'Asie.

On a d'ailleurs de la peine à comprendre pareille action, de la part de ces tribus, eu égard aux immenses espaces qui existaient, à cette époque, compte tenu de la faible densité de la population asiatique.

Mais si le climat avait changé, la raréfaction des bonnes terres et des bons pâturages les avaient forcément poussées à chercher, chez leurs voisines, ce qui faisait défaut chez elles.

Idem si les populations et leurs cheptels avaient grandi sur des surfaces demeurées constantes en termes de rendement alimentaire (une fois additionnées les activités telle que l'agriculture, l'élevage, la chasse et la pêche).

C'est ainsi que chaque tribu située à tel endroit, le long de la Route de la Soie (pour employer une expression que chacun comprend) va pousser sa voisine en direction de l'occident.

Avec ce résultat que les Scythes (qui se situaient, au départ, le plus à l'ouest, sur cette Route), vont se retrouver dans les steppes pontiques.

Si donc les tribus susmentionnées appartenaient toutes, au départ, au groupe indo-iranien d'origine, en tant que nomades se déplaçant dans une région d'Asie aussi vaste que celle englobant le Kazakhstan, le sud de l'Oural, et, si l'on regarde en direction du sud, l'ancienne BMAC, les mêmes vont faire mouvement, avec le temps, en direction de l'ouest.

Quant à leurs ancêtres, ils avaient été à l'origine des cultures Afanasievo (sous réserve des remarques que nous avons formulées tout à l'heure) et Andronovo (la première datant de la seconde moitié du III^e millénaire avant JC, et la seconde datant du II^e millénaire avant JC), les deux reposant sur l'affermage des terres et sur l'élevage d'animaux qui étaient des moutons, des chèvres, des vaches, des cochons, des chiens, des bœufs (ou zébus), des chevaux et, plus tard, des chameaux (et, si l'on se mettait dans le centre et le sud sibérien, des rennes) ainsi que sur le martelage du cuivre natif lorsqu'elles-mêmes demeuraient dans le sud sibérien, tout cela leur permettant (si l'ajoute, au métal natif et travaillé, le bois, la pierre et d'autres matériaux), de fabriquer des armes (armes de jet, boucliers, etc.) et des outils destinés à toutes sortes d'usages : à la culture de la terre (grâce à la charrue ou à l'araire), à l'aménagement de puits, de remblais, de chemins (à travers leurs champs, leurs forêts, ou leurs tourbières), ou de rigoles situées près des cours d'eau.

Les mêmes objets, ou d'autres, serviront au bâti, à la consolidation et à la réparation de leurs habitations (qu'elles fussent à l'année ou temporaires) à eux et à leur bétail, ou à l'aménagement de leurs fosses à charpente (si le style funéraire était celui-ci), ou à la pratique de la pêche et de la chasse [a] (sur des animaux sauvages dont les os, les nerfs, la peau, la graisse, ou l'huile serviront également, tour à tour, comme produits de chauffage, comme éléments constitutifs des armes offensives ou défensives [épées, boucliers [b]], ou comme matériau [peau, cuir] utilisé dans la confection des vêtements, une fois ceux-ci traités correctement, ou dans le harnachement des chevaux, ou dans la literie de maison [couvertures en peau, duvets ou édredons en laine, etc.]).

Notes :

1.a) Les Mongols et les Kazakhs utilisaient même (tradition qui perdure de nos jours) l'aigle royal, pour chasser le loup gris, le renard, le lièvre, la fouine, la martre, la zibeline, la loutre, le raton laveur ou le castor, et utiliser, d'abord pour leur usage propre, et ensuite pour en faire le commerce, la peau et la fourrure de ces animaux ;

1.b) Voici comment Xénophon s'exprimait dans Cyri institut. lib. VII, cap. 1, segm. 1 et 2 (lu ici, sous le site de Google Books, dans Mémoires de l'institut National des sciences et arts, littérature et beaux-arts, tome IV, Paris an XV Vandemiaire), à propos de l'équipement guerrier des Perses au temps de Cyrus :

Tous ceux qui accompagnaient Cyrus étaient armés comme lui : ils portaient des tuniques rouges, des cuirasses d'airain, des casques de même métal, garnis d'aigrettes blanches, des épées; et chacun était armé d'un dard de bois de cornouiller. Le front, le poitrail et les flancs des chevaux étaient couverts de plaques de bronze, ainsi que les cuisses des cavaliers. La seule différence que l'on remarquait dans les armes de Cyrus, c'est qu'elles étaient brillantes comme un miroir, tandis que les autres étaient simplement couvertes d'une » couleur d'or..... L'enseigne de Cyrus était un aigle d'or placé sur une longue pique. C'est encore aujourd'hui, ajoute Xénophon, l'enseigne du roi de Perse [texte en grec]. -- Xénophon ne fait dans ce passage aucune mention du bouclier; mais il en parle dans le récit du combat de Cyrus contre les Égyptiens (iisdem libro et capitei, segm. 17). Il y dit que les Perses ne pouvaient soutenir le choc des Égyptiens, qui étaient armés de véritables boucliers, aoric; parce qu'ils ne portaient que de simples claies, et qu'ils ne pouvaient les tenir que de l'extrémité des doigts....[texte grec]- Hérodote parle aussi des boucliers faits avec des claies, lorsqu'il décrit l'armure des Perses proprement dits, qui faisaient partie de l'armée de Xercès. Voici ce

passage (lib. VII, cap. 61, Wesseling) : « Les » Perses avaient la tête couverte de bonnets de laine non foulée, qu'ils appellent tiare; le corps enveloppé de tuniques garnies de manches, et teintes de plusieurs couleurs, sur lesquelles ils plaçaient des cuirasses formées d'écaillés de fer semblables à celles des poissons. De longues chausses couvraient leurs cuisses. Des tissus d'osier, sous lesquels étaient suspendus des carquois, leur servaient de boucliers. Ils étaient armés de lances courtes, de grands arcs, de flèches faites avec des roseaux. Enfin, des poignards suspendus à la ceinture descendaient sur leur cuisse droite »..[texte grec] Les soldats d'élite de Cyrus l'ancien, appelés les homotimes, ou les égaux, étaient revêtus de cuirasses, portaient de la main gauche le bouclier fait d'osier, et de la droite l'épée, appelée copis, ou la hache, appelée sagaris...

Le métal, le bois, la pierre et l'argile, une fois cuite, serviront également à fabriquer du mobilier et du matériel de maison (lits, tables) y compris le matériel de cuisine (couteaux, pots, vases, bidons), et celui destiné à la conservation et au transport des aliments.

C'est du reste sur la qualité de la poterie et de la céramique, et sur le design de celles-ci, que les archéologues se fonderont, au moment de situer les différentes communautés, aussi bien dans le temps que dans l'espace, en leur donnant un label culturel particulier.

Les mêmes objets, ou d'autres, serviront à la création ou à la réparation des chars ou des chariots (les uns à roues pleines, les autres à roues légères), à équiper leurs chevaux, à fabriquer des tissus et des vêtements à partir des fibres végétales (chanvre, lin, coton) ou animales (laine des moutons), et finalement à produire tous les articles nécessaires, d'une part à l'habitat, et ce aussi bien pour les hommes que pour les bêtes (le foyer de l'habitat jouant un rôle très important, avec sa cheminée permettant d'évacuer la fumée par le toit plus ou moins ouvert de l'habitat) ainsi que tous les objets de parure et/ou d'ornementation (miroirs, épingles, perles, colliers, ceintures, produits cosmétiques, etc., etc.).

Les centres de production réservés à la fabrication de la poterie et des différents objets en métaux (eux-mêmes ayant des teneurs différentes, en composants chimiques de base, selon les lieux et les techniques de production utilisées), utiliseront des fours maintenus à la température voulue, grâce aux fosses remplies de cendres produites par le bois consommé, et par toutes les scories issues du métal en fusion.

Tout ceci étant dit, il ne faut pas s'imaginer que l'homme a constamment innové, dans l'Histoire, dans le domaine de la production. Pour mieux dire, il ne faut pas s'imaginer que ses innovations ont toutes eu, et ce à toutes les époques, les mêmes effets, à la fois sur l'environnement et sur le mode de vie des gens.

Puisque les deux plus grandes révolutions à avoir jamais existé, dans l'histoire de l'humanité, sous ce rapport, furent l'invention ou la découverte de l'agriculture au

néolithique d'une part, et la révolution industrielle en Angleterre, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle de l'ère chrétienne, d'autre part.

Cela n'empêche pas de constater que les hommes de l'Antiquité innovèrent eux aussi, si l'on songe à la division des âges (i.e. âge de la pierre, âge du cuivre, âge du bronze, âge du fer) établie par les spécialistes, à partir du matériau de base qui avait été utilisé par eux, dans la confection de leurs matériels et de leurs objets de toutes sortes.

Et, à l'intérieur des âges considérés, ces mêmes spécialistes (qui sont, ici, des archéologues) classifient les communautés étudiées par eux, en fonction de trois choses : a) la qualité de la poterie et le design de celle-ci, b) l'architecture des habitations et leur matériel constitutif [1], et c) les rites funéraires (lesquels pouvaient varier selon le type de tombes ou de fosses, selon leur localisation à l'intérieur de la maison, ou à l'extérieur, dans des espaces spécialement réservés à cet effet (situés, le plus souvent, sous des tumulus, à l'époque dite des Kourganes), le nombre de gens qui avaient enterrés au même endroit (ou, autre variante, qui avaient été incinérés et dont les cendres des corps reposaient au même endroit), la position des corps au sein des tombes, et, finalement, le matériel qui accompagnait les défunts au sein desdites tombes (lui-même, matériel était un matériel humain et animalier quand le défunt était un souverain qui avait été accompagné, dans la mort, par ceux qu'on avait sacrifiés - sous la forme, en général, d'un holocauste - en pareille circonstance).

Et c'est du reste à la présence ou à l'absence de ce genre de pratiques, que les antiquaires distingueront les tribus d'origine IE des tribus sémitiques.

Note 1 : on notera au passage que la configuration des toits - toits plats de forme rectangulaire ou circulaire, toits pentus, toits coniques ou en forme d'étages, tout cela dépendit, et ceci dès les tout premiers temps, du profil du terrain, de la température ambiante durant l'année, et finalement du climat (avec, par exemple, des toits pointus particulièrement adaptés aux régions de montagne et ses fortes chutes de neige - laquelle pèse sur le toit - ou ses fortes chutes de pluie ; inversement, dans les régions à faible pluviosité les toits plats seront parfois équipés, avec le temps, de bassins destinés à capter l'eau tombée du ciel).

Même constat à propos des puits et des citernes aménagées près des maisons et des lieux de culture et d'élevage situés autour d'elles.

Pour rebondir, à propos de l'évolution de l'humanité au fil du temps, il est évident, si l'on est un archéologue, que cette humanité a connu une infinité de cultures différentes, depuis les temps préhistoriques.

Mais cette perception-là n'a de sens que parce que ce spécialiste a établi des nomenclatures très précises, qui se réduisent, en définitive, à ne voir que le détail des choses.

Mais si, en revanche, on prend un certain recul, par rapport à ces choses-là, les grandes ruptures, dans la manière de vivre des gens, furent :

a) le passage d'une société de chasseurs collecteurs à une société de cultivateurs éleveurs ;

b) le passage à l'ère moderne, quand des philosophes et des savants développèrent (nous étions alors au XVIII^e siècle de l'ère chrétienne - autrement dit au Siècle des Lumières), les sciences d'une part, et la technologie de l'autre, et ce aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie (d'abord dans l'industrie textile, puis dans le secteur du transport par rail et par bateau, et tout ceci grâce à la plus formidable invention que l'homme eut jamais réalisée, jusque là, sous la forme de la machine à vapeur).

Dès cet instant, l'Occident va dominer le reste du monde, puisque c'est en Angleterre que la chose se produisit au premier chef, cette Angleterre qui, dès cet instant, va créer puis étendre son propre empire vers tous les continents de la planète terre.

C'est donc tout autant sur la manière de produire des gens (une production relative, dans le cas qui nous occupe, au textile d'une part, et à tous les matériaux qui seront destinés à l'essor de la nouvelle industrie en formation, d'autre part), que sur leur manière de se transporter (en l'occurrence grâce au chemin de fer à vapeur et aux bateaux à vapeur) que l'on mesure le chemin parcouru, et la différence qui existe, entre l'homme moderne d'un côté, et l'homme de l'Antiquité de l'autre.

Soyons clair : si nos ancêtres de Cro-Magnon et du Neandertal, allaient à pied, l'Homo Sapien, en domestiquant, avec le temps, le cheval, le renne, le dromadaire et le chameau, sera capable de se transporter plus vite que son ancêtre, d'un point à l'autre de la surface terrestre.

Et en construisant, tour à tour, des radeaux, des barques et des bateaux capables de voguer sur les eaux, il utilisera également ce moyen de locomotion pour se déplacer.

Et il utilisera également l'âne, la mule, le mulet ou l'onagre, pour transporter des marchandises par-dessus des cols de montagne où d'autres animaux ne mettront pas leurs sabots en raison des chemins très escarpés, et dangereux aussi, par la même occasion.

Il n'empêche : si l'homme de l'Antiquité améliora son habitat grâce à des matériaux plus solides, il faudra néanmoins attendre la révolution anglaise et l'invention concomitante de la machine à vapeur, avec ses applications dans les domaines du textile ainsi que du transport par rail, par voie fluviale et par route, pour que l'homme augmente sa production de manière considérable, grâce aux révolutions agricoles et industrielles, cette révolution qui sera plus marquée encore dans le domaine du transport, laquelle se poursuivra, dans ce secteur, avec l'invention de l'automobile, de l'avion, et de moyens de transport fonctionnant, désormais, à l'électricité, ou avec tel ou tel carburant, voire même à l'énergie solaire ou éolienne.

Or, quand on regarde les progrès accomplis par l'homme, dans tous ces domaines, depuis la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle de l'ère moderne, on se rend compte que les innovations qui marquèrent le développement de l'humanité, depuis l'invention de l'agriculture, tout cela représente finalement peu de chose.

La preuve : l'homme vivant à l'époque du roi soleil Louis XIV, n'allait pas plus vite, durant ses déplacements, que le turco-mongol en train de se déplacer, quatre mille ans auparavant, dans sa steppe, à dos de cheval.

Et si l'homme, au sens générique du terme, a également changé ses rites funéraires, durant les six mille ans, et plus, d'Histoire ayant précédé la naissance des trois religions monothéistes actuelles, ce n'est pas cela qui changea beaucoup sa manière de vivre sur le plan matériel.

Sans doute avait-il changé sa vision du monde, quand il modifia ses rites funéraires, à l'époque de l'Antiquité.

Mais quant à conclure qu'un pareil changement avait traduit une manière de vivre, de sa part, qui était très différente par rapport à ce qu'elle avait été jusque là, il y a une marge.

Idem à propos de la taille de la population mondiale : si, du temps de leur plein développement, des villes comme Erek/Uruk, en Sumer, et, plus tard, Babylone, Alexandrie ou Rome, auront 100'000 habitants, et plus, dans leurs murs, cela ne signifie pas que toutes les villes avaient cette taille-là, à l'époque, ou que la densité même des villes, sur un espace donné, était la même que celle que nous connaissons, de nos jours, dans les pays dits développés.

Certes l'agrandissement des villes prouve que leurs habitants vivaient, déjà à l'époque de l'Antiquité, d'une autre manière que leurs prédécesseurs quand ceux-ci vivaient uniquement de la pêche, de la chasse, ou d'agriculture (y compris comme éleveurs de bétail).

Ces villes étaient forcément des lieux, qui, ou bien abritaient des gens qui étaient devenus, entre-temps, des artisans ou des commerçants ; ou bien des lieux qui, tout étant protégés par des murs, abritaient le prince et sa cour, eux-mêmes accompagnés d'une milice pour les protéger, et même d'une armée de métier si le prince désirait contrôler tout un territoire à partir de sa cité de résidence. Sans parler de tous les administrateurs qui étaient chargés, depuis la capitale de la principauté ou du royaume, ou bien d'administrer les terres appartenant au prince lui-même, ou bien d'y exercer la justice, ou bien, enfin, de percevoir l'impôt sur l'ensemble du territoire soumis à sa juridiction.

Et comme nous étions à l'époque de l'Antiquité, une partie de cet impôt servait à l'entretien des divinités et de leurs temples (et, par conséquent, du personnel lui-même, attaché au temple).

Au total donc, l'impôt prélevé, en nature ou en espèces, sur le travail des paysans et des éleveurs, servait donc à payer la milice (ou l'armée) au service du prince, sa cour, et finalement tous les administrateurs qui étaient chargés de la gestion des biens de la principauté ou du royaume, et dont une partie se composait des prêtres affectés au service des temples réservés aux dieux, et qui avaient eux-mêmes reçu des terres, des mains du prince, afin de subvenir à leurs propres besoins dans ce cadre-là.

On ajoutera que parmi le personnel attaché aux temples, figuraient des femmes qui s'adonnaient, comme prêtresses du dieu ou de la déesse, à la prostitution avec des hommes qui étaient les hauts dignitaires du royaume ou de la principauté.

Quant aux artisans, si eux-mêmes, en travaillaient directement pour le prince, dans le cadre d'ateliers proches de sa résidence, étaient rémunérés, en nature ou en espèces, grâce à l'impôt qui affluait dans le trésor public, il se trouve que quand eux-mêmes formeront des corporations, à l'intérieur des cités nouvelles réservées au commerce, ils devront payer, à ce fameux trésor public, un impôt sur leur revenu.

Mais ce qu'il faut surtout retenir, dans cette affaire d'impôt, c'est qu'à l'époque de l'Antiquité, l'essentiel de ses ressources étaient consacré aux dieux, autrement dit aux temples eux-mêmes où ceux-ci avaient leur résidence sous la forme d'une statue que les prêtres sortaient, une ou deux fois dans l'année, afin de la promener jusqu'au fleuve sacré, si la divinité avait partie liée avec l'élément aqueux (étant précisé que l'eau a toujours été l'expression de la vie et de sa préservation, sous les latitudes où la sécheresse et la chaleur, en sévissant durant la saison d'été, avaient tendance à transformer la terre, en pareille saison, en un désert impropre à toute forme de culture.

Pour en revenir au fil de notre discussion, on peut, après tout ce que nous venons de dire, conclure qu'il est vain de vouloir comparer l'époque moderne avec une époque antique qui ne changea, véritablement, sur le plan économique, et ce grâce à l'introduction du machinisme, qu'à l'époque des Révolutions agricole et industrielle en Angleterre.

Quant à la théorie marxiste consistant à classer la société, durant son évolution historique, en sociétés antique, asiatique, moyenâgeuse (car fondée sur le servage) et moderne (au sens d'être capitaliste), si elle a le mérite de distinguer certaines choses, elle se ramène, en définitive, à deux grandes époques, depuis l'invention de la charrue tirée par des bœufs ou des zébus : l'avant révolution industrielle d'une part, et l'après révolution industrielle d'autre part.

En nous exprimant de cette façon, nous n'entendons pas sous-estimer l'œuvre accomplie par nos ancêtres de l'Antiquité.

Ainsi, les Phéniciens faisaient-ils déjà le tour de l'Afrique au IXe siècle avant JC, avec leurs bateaux, reléguant - une fois les choses vues a posteriori - les Portugais dans un rôle de seconds couteaux dans ce domaine.

Idem à propos des bâtisseurs des pyramides de Gizeh : ceux-là possédaient un savoir faire qui ferait passer certains ingénieurs actuels pour des demeurés.

Mais malgré toutes les découvertes faites par les Anciens, ceux-ci ne sont pas allés plus loin, dans le domaine, par exemple, du transport, qu'en comptant sur les vents, s'agissant des bateaux à rames ou à voile, et en comptant sur les animaux domestiques (du genre cheval ou chameau) pour se transporter dans les espaces terrestres.

Certes, Icare a bien essayé de voler comme oiseau, mais cela n'a duré que le temps du vol plané effectué par cet Icare qui termina sa course quand la planète incarnée par lui, et qui était probablement Mercure, perdit ses ailes au moment de faire sa boucle dans les cornes du Taureau, ou, ce qui revient au même, au moment de faire sa boucle dans la partie non dense de la Voie Lactée située côté Taureau (étant précisé que les aventures d'Icare relevaient du sabéisme).

Et si l'invention de l'écriture (et donc de la culture) est à mettre au crédit de nos ancêtres de l'Antiquité, il faudra, là également, la démocratisation des institutions, concomitante de l'ère moderne, pour que tout un chacun puisse accéder, grâce à elle, à l'instruction.

Quant à l'idéologie qui prévalait, dans le domaine religieux, durant les temps antiques, cette idéologie étant le sabéisme, cela signifie que les hommes de ce temps donnaient plus d'importance (sur le plan religieux s'entend) aux étoiles et aux planètes (et, notamment, au soleil et à la lune) que ce n'est le cas de nos jours.

L'homme a d'ailleurs complètement cessé de s'intéresser au ciel, durant la nuit, depuis l'invention de la lumière électrique par Edison.

Ceci dit, l'homme n'a pas attendu l'ère moderne pour former des royaumes et créer des empires.

Mais cela signifie seulement que les inégalités existaient déjà au temps de l'Antiquité.

Mais là encore, si, comme certains spécialistes le prétendent, la société du néolithique était plus égalitaire que celle de l'âge du bronze, et celle-ci plus égalitaire que celle de l'âge du fer, cela prouve seulement que les gens produisaient plus de richesses à l'âge du bronze qu'au néolithique, et plus de richesse encore à l'âge du fer qu'à l'âge du bronze.

La cause est entendue : plus les hommes devaient lutter contre une nature peu prodigue, pour survivre, moins ils avaient de temps et de ressources à consacrer à faire la guerre entre eux.

Mais cela signifie aussi, en retour, que l'agriculture fut à l'origine de la première hiérarchisation des sociétés humaines.

Avec, en corollaire, le développement de cités qui profiteront du commerce pour se développer encore, grâce à la division croissante du travail et à la multiplication des métiers autorisée par le commerce en expansion.

Ces villes, certaines d'entre elles deviendront si riches (ports fluviaux et/ou maritimes inclus), en disposant d'un monopole, vu le profil de la région, en termes de voies de communication empruntées par les caravanes de marchands venus de partout, qu'elles attireront la convoitise des nomades installés non loin d'elles, avec leurs troupeaux.

Elles devront d'ailleurs se protéger par des murs pour éviter d'être régulièrement pillées par des nomades dont certains étaient devenus, par la force des choses, de purs brigands, en vivant de razzias plutôt que de l'élevage du bétail.

C'est d'ailleurs ainsi que toutes les chefferies guerrières débutèrent dans l'histoire de l'humanité.

Avec, en corollaire, une lutte permanente entre des communautés différentes (sédentaires dans un cas, nomades dans l'autre) pour le contrôle des voies de communication et du commerce développé dans et à partir des différentes cités.

Mais cela signifie aussi que chaque cité avait un prince pour la diriger, en quoi elle représentait une cité-État où le pouvoir se transmettait de père en fils, cette cité qui était devenue la capitale de tout un royaume si le prince de la cité (songeon, par exemple, à cet Hammourabi qui ne régnait, au départ, que sur la ville de Babylone) avait soumis les princes des autres cités avec sa milice.

Pour en revenir, après ce bref tout d'horizon (ici, à propos de la manière de vivre des gens), à ceux qui vivaient dans le cadre de la civilisation dite du Bassin de l'Oxus, le fait d'avoir vu les différentes communautés vivant sous le label de cette culture, augmenter de taille, elles et leur bétail, durant la période de prospérité qui avait accompagné la seconde moitié du troisième millénaire avant J-C, ce fait-là les obligera à se scinder (ici, face à la raréfaction croissante des pâturages, compte tenu du crû du bétail) en deux groupes : avec un premier groupe qui demeurera sur place, et avec un second groupe qui se déplacera sous d'autres cieux.

Or ce groupe-là, en se déplaçant sur des distances toujours plus grandes, retournera au nomadisme, lui dont les éléments étaient, jusque là, des pasteurs pratiquant le

semi nomadisme, depuis leurs cités à demeure fixe, ou à demeures temporaires, situées entre l'Oural à l'ouest, le lénisseï et la chaîne de l'Altaï, à l'est, et la BMAC au sud du Kazakhstan.

Et en se rapprochant de l'Occident, dès la fin du second millénaire avant JC, ces mêmes éléments formeront, en ce lieu, et ce dès le premier millénaire, des chefferies en dominant, grâce à leurs cavaliers au tempérament guerrier, des populations qui, bien qu'étant plus évoluées qu'eux, en termes de civilisation, étaient des producteurs de richesses plutôt que des gens au tempérament guerrier.

Et comme nous étions désormais à l'Age du fer, ces chefferies nomades utilisaient des armes en fer, en plus des arcs et leurs flèches, ainsi que leurs petits chevaux très rapides, pour effectuer leurs raids parmi les peuples sédentaires.

Et c'est également des tribus appartenant à la culture Andronovo qui, en descendant vers le sud, durant leurs mouvements migratoires, provoqueront un déplacement des populations de la BMAC, vers l'Inde d'un côté, et vers l'Iran et le Kurdistan de l'autre, certaines retournant elles aussi au nomadisme, et tout ceci dans un contexte marqué par une moins grande pluviosité et une sécheresse croissante sur tout le territoire de l'Asie occidentale.

Sauf qu'un pareil mouvement, au lieu de s'être produit à la fin du premier millénaire avant J-C, avait débuté, ou bien à la fin du troisième millénaire avant notre ère, ou bien au début du second, avec une arrivée, tour à tour, en Inde, en Iran et dans le Kurdistan, de la part des tribus concernées, durant la première moitié du second millénaire avant JC.

Et c'est précisément à cette époque que prit fin la civilisation d'Harappa.

Mais tout cela prouve que celle-ci, au lieu d'avoir pris fin à cause de la conquête aryenne, avait pris fin pour des motifs complètement différents.

Quant aux savants qui se sont fondés sur les Textes Sacrés (qu'il s'agisse de l'Avesta ou du Rig Veda) pour justifier l'invasion aryenne, ils se sont, à notre avis, fourvoyés.

(Pour savoir pourquoi ils se sont fourvoyés, prière de consulter l'un des volumes mentionnés au début de cet article, lequel traite abondamment de la question).

Claude Gétaz

(Fin de la première partie de cet article)